**Commentaire composé, Montaigne, « Des coches »**

Dans cet essai, Montaigne nous parle de l’arrivée des Espagnols en Amérique, que certains appelaient les Indes et d’autres la France Antarctique.

Michel de Montaigne est un auteur de la Renaissance (16e siècle) qui publie en trois étapes son ouvrage autobiographique et argumentatif les *Essais*. Le présent texte est tiré du livre III et présente une évolution par rapport à la manière dont Montaigne traitait du Nouveau Monde dans le livre I, au chapitre « Les cannibales ».

Le texte « Des coches » décrit la colonisation des Indiens d’Amérique par les Espagnols. Ceux-ci essaient d’amadouer les Indiens en se disant envoyés du Pape et du Roi. Les Espagnols demandent par ailleurs aux Indiens de changer de religion et de leur donner de l’or et des vivres ; les Indiens refusent de changer de religion mais accèdent à la demande des Espagnols pour l’or et les vivres.

Ce texte présente la vision qu’ont les Espagnols des Indiens à travers, d’une part, le discours qu’ils leur tiennent et, d’autre part, la manière dont ils les traitent. Nous nous demanderons donc quelle est la vision que les Espagnols ont des Indiens selon Montaigne en étudiant d’abord les procédés utilisés par les Espagnols pour convaincre et persuader les Indiens et ensuite la manière dont les Espagnols traitent les Indiens.

Dans un premier temps, nous étudierons comment les procédés utilisés par les Espagnols pour convaincre et persuader les Indiens montrent la vision qu’ils ont de ces peuples nouvellement rencontrés.

Il s’agit d’abord pour les Espagnols de convaincre les Indiens. Pour cela, on remarque que les « déclarations » des Espagnols sont « habituelles » (l. 3), c’est-à-dire qu’ils présentent toujours le même discours aux Indiens qu’ils rencontrent quand ils débarquent dans un village. « Habituel » prend un sens nouveau quand on relit le texte : c’est un métadiscours, car Montaigne parle du texte présenté (les répliques des Espagnols) dans ce texte même. Cela suppose que ce n’est pas la première fois que les Espagnols parlent à des Indiens et qu’ils ont l’habitude d’engager la conversation avec eux pour les convaincre, par le dialogue et le raisonnement, de se soumettre à eux.

On remarque ensuite que les Espagnols cherchent aussi à persuader les Indiens, à jouer sur leurs sentiments. Dans leur discours, « Le plus grand prince » (l. 4) et « toutes les Indes » (l. 6) utilisent des procédés de l’exagération comme le superlatif absolu (le plus) et le déterminant de totalité (toutes). Nous sommes face à une hyperbole qui montre que le but de l’Espagnol est d’impressionner l’Indien à travers l’insistance sur les titres qui font autorité chez lui. Mais ces titres n’impressionnent pas l’Indien, qui va lui adresser une réplique très construite.

Nous voyons donc, à travers le discours de l’Espagnol, que la vision qu’ont les Espagnols des Indiens est celle d’être rationnels, avec lesquels on peut argumenter, mais aussi manipulables, qu’on peut impressionner.

La vision que les Espagnols ont des Indiens s’observent également à travers leur comportement à leur égard. Ce comportement montre que les Espagnols voient les Indiens à la fois positivement et négativement.

Les Espagnols considèrent positivement les Indiens car ils envisagent leur territoire comme un territoire à conquérir. Ce territoire est décrit comme une « « contrée fertile et agréable » (l. 2), ce qui développe le *topos* (cliché, lieu commun) du paradis terrestre et indique que les Espagnols ont une vision de l’Amérique du Sud comme un endroit intéressant, où s’établir et merveilleux. Par ailleurs, lorsque les Espagnols demandent « des vivres (…) et de l’or » (l. 6-7), c’est le topos de l’Eldorado, mythe d’un pays entièrement en or, qui apparaît. Les Espagnols viennent en effet pour conquérir les terres des Indiens et s’enrichir ; grâce à ces acquisitions, le XVIIe siècle espagnol sera d’ailleurs appelé le « siècle d’Or ».

Mais les Espagnols considèrent également négativement les Indiens puisqu’ils ajoutent «quelques menaces » à leurs conseils : apparaît ici le cliché sur les Indiens selon lequel ils seraient naïfs et impressionnables. Ce cliché prend ses racines dans l’histoire de l’arrivée de Hernan Cortés vu comme une divinité, le Serpent à Plumes, par Moctezuma, l’empereur des Aztèques.

Les Espagnols ont donc une vision ambivalente des Indiens qu’ils souhaitent conquérir : ils estiment leur terre mais pensent avoir à faire à des gens naïfs et influençables.

Dans ce texte, Montaigne image le dialogue entre des Espagnols et des Indiens. Ce dialogue est fictif ; il montre la vision qu’a Montaigne des Espagnols et des Indiens plus que l’idée que se faisaient vraiment les Espagnols de ces Indiens. Toutefois, on peut relever que les Espagnols des « Coches » cherchent à convaincre et persuader les natifs d’Amérique en les considérant à la fois comme naïfs mais comme enviables, puisqu’ils occupent une terre qu’ils jalousent. Par-delà l’invraisemblance de ce dialogue, c’est la complexité des rapports humains qui ont tissé le Nouveau Monde qui se montre dans ce texte de la Renaissance.